

LE CONCOURS DE SABRE
CONTE TURC

En ce temps-là, le sultan se trouva bien dépourvu, car son meilleur bourreau était mort ; c'est un emploi qui ne peut rester vacant dans un Etat convenablement administré, et qui ne saurait non plus se donner à la faveur. Il faut avoir fait pour cela des études.

Le sultan Mustapha commanda qu'on fit rechercher bien exactement par la ville des candidats à cette dignité, ordonnant de publier qu'un concours serait ouvert le lendemain et que le lauréat serait incontinent déclaré bourreau et comme tel investi des privilèges attachés à la charge, parmi lesquels le plus précieux qui est de ne se séparer jamais de sa hauteesse et de suivre sa personne en tous lieux.

Mais à la fin du rescrit, et dans le but d'écartier le trop grand nombre de concurrents, il était dit que ceux dont l'habileté ne serait pas reconnue seraient essorillés pour leur apprendre à mal entendre, avec le nez coupé pour qu'ils eussent à l'avenir une moins bonne opinion d'eux-mêmes.

De sorte qu'il ne se présenta que trois individus pour tenter l'épreuve et que le sultan, voyant cela, entra dans une colère épouvantable, d'autant que l'on avait négligé d'amener des prisonniers pour l'essai et qu'il était trop tard pour en faire venir des prisons de Stamboul. Il décida donc que l'on se contenterait de trois courtisans pris au hasard, regrettant qu'on ne pût désigner de préférence quelques-uns des ambassadeurs des roumis qui assistaient à la cérémonie tout raidis dans leurs beaux habits dorés.

Les unques poussèrent par les épaules un effendi blême cueilli dans la foule et, posant des poings sur ses épaules ils l'agenouillèrent au haut du grand escalier de marbre dont les mille marches descendent jusqu'aux flots lents du Bosphore.

Les trois bourreaux s'avancèrent.

Le premier était un petit homme noir et musclé, à l'air fiévreux. Il tenait une lame énorme, si lourde et si massive que le dos en ressemblait au bras rond d'une femme. Le sultan fit un signe et le bourreau fit son geste.

La tête, comme un boulet de canon, bondit, décrivit une parabole lointaine, vissant l'air d'une hélice de pourpre : elle rebondit tout au bas des degrés, avec un bruit cliqueté des dents sur les dalles et, d'un saut, trouva la mer bleue.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent et le sultan sourit, passant sa belle main sur sa barbe soyeuse.

Et, soudain, des cris dans la foule, une ruée de terreur, la fuite ; les ennuques cherchent un second sujet. A coups de courbache ils l'amènent, le plaçant.

Et le second bourreau se présente.

C'était un grand garçon à tête longue et à dents jaunes ; de longues moustaches blondes séparaient son nez mince, et il était vêtu d'un pantalon court comme les griaours quand ils font courir leur cerceau d'acier. Une lame brillait à sa main, longue et large, nette et simple. Le sultan leva le doigt et le bourreau s'inclina.

Le coup tombe : la tête se détache, salue, va rouler..... Mais un relevé savant de la pointe la relance, la jette en l'air : un moment vers le ciel de lumière elle monte, astre rouge dans le rayonnement des

artères coupées, puis s'arrête retombe, reçue par l'acier du sabre que l'inflexible main et agite au-dessus de la foule. La tête regarde effarée, vivante presque.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent.

Le sultan dit au troisième avec bonté :

—Après cela, tu ferais mieux de ne pas risquer la chance.

Mais le troisième candidat sourit. C'était un homme aux lèvres roses, aux bandeaux minces de barbe grisonnante sur les joues. Un geste fréquent assujettissait sur son nez ventru de légères lunettes et sa longue redingote était pleine de mystère et de sévérité. Il dit :

—Avec la permission de sa hauteesse.

Et dans la foule, un moment oublieuse, les bras des ennuques, fauchèrent, ramenèrent un être éperdu, aux yeux désorbités.

Le sultan jeta un signe et le bourreau fit un pas.

Il tenait en main une lame bleue, si légère et si fine qu'elle semblait couper l'air ; un moment, flamboyante, il l'agita enveloppant la tête d'éclairs on entendait le sifflement du fil aigu et sonore. Puis il reposa la pointe sur le sol et parut attendre.

—Eh bien ? dit le sultan.

—Eh quoi ! gémit le patient, veux-tu ajouter à mon supplice celui de l'attente et de l'angoisse ?

—Frappe donc ! cria le commandeur des croyants irrité.

Mais le bourreau, souriant, tisa de sa poche une tabatière en vermeil : il ouvrit la boîte, l'approcha des narines de la victime, ordonnant doucement :

—Respirez mon ami ; c'est du tabac d'Espagne.

Au moment où l'autre ayant hurré la prise, éternuait, la tête tomba, roulant en bondissant sur le marbre des marches avec des soubresauts et des spasmes.

Le troisième bourreau salua en regardant le sultan. Le coup avait été si habile et si sûr que le supplicié lui-même ne s'était pas aperçu de sa décollation.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent.

FRANCOIS DE NION

INFIRME POUR LA VIE

C'EST CE QUE LES MEDECINS DIVERS AU SUJET DE RICHARD B. COLLINS

Il passa des mois à l'hôpital de Toronto, sans qu'on put lui faire aucun bien—Les Pilules Roses le guérissent après que tous les autres traitements ont fait défaut.

De l'«Echo», Warton, Ont.

L'«Echo» offre à ses lecteurs la déclaration claire suivante avec le simple commentaire qu'un remède qui peut opérer une guérison si remarquable, est simplement inappréciable ; il ne faut donc pas s'étonner si ses ventes augmentent d'une manière énorme dans tout le pays.

Je, Richard B. Collins, fais par les présentes la déclaration suivante qui peut être confirmée par un grand nombre de témoins de cette partie du pays. Je commençai à me sentir malade, il y a environ cinq ans, je travaillais alors dans une cabanne à poisson et j'étais presque toujours mouillé l'été et l'hiver. J'ai alors été alité pendant trois mois. C'est la première attaque que j'eus et aussitôt que je fus rétabli, je commençai à travailler de nouveau au mois de février suivant et je

continuai à travailler jusqu'au mois de janvier, quand j'eus une rechute. Les médecins déclarèrent que j'étais atteint de rhumatisme et après m'avoir



soigné pour cette maladie jusqu'au premier de mai, ils découvrirent que mon mal se trouvait dans la jointure de la hanche et me conseillèrent d'aller à l'hôpital. J'allai à Toronto et je restai à l'hôpital pendant cinq semaines, je me rendit ensuite chez moi. Je n'étais pas guéri et je fus obligé de retourner à l'hôpital où je restai pendant trois mois ; ma maladie au lieu de disparaître, continuait à empirer. On me dit que j'étais incurable et quand je quittai l'hôpital, je ne pouvais marcher qu'avec l'aide de béquilles. Je me rendis de nouveau chez moi et peu de temps après mon arrivée, je fus forcé de prendre le lit. Je demeurai dans cet état jusqu'au mois de janvier suivant, quand plusieurs de mes amis me conseillèrent d'essayer les Pilules Roses du Dr Williams. Je suivis leur conseil et avant d'avoir fini de prendre la cinquième boîte, je commençai à prendre du mieux, et lorsque j'en eus pris une douzaine de boîtes, je pouvais marcher sans béquilles, et je ne m'en suis jamais servi depuis. Je pouvais faire un travail facile en peu de temps, et au mois de janvier dernier—1897—je commençai à travailler dans les chantiers et je n'éprouvais aucune douleur à la hanche à moins de faire un effort. Durant les trois dernières années, j'ai dépensé \$300 en compte de médecin et en remèdes essayant tous ceux qu'on me recommandait, sans obtenir de soulagement, jusqu'à ce que le prisse les Pilules Roses du Dr. Williams, auxquelles je dois ma guérison, car les médecins avaient perdu tout espoir de me guérir. Je puis dire, sans crainte, qu'avant de commencer à prendre des Pilules Roses, durant ma dernière attaque, je passai plusieurs nuits, tellement malade que je ne m'attendais jamais à être en vie, le matin.

Le rhumatisme, la sciaticque, la névralgie, la paralysie partielle, l'ataxie locomotrice, le mal de tête nerveux, la prostration nerveuses et les maladies causées par les humeurs dans le sang, comme la scrofie, l'hérédité chronique, etc., disparaissent quand on suit un traitement aux Pilules Roses du Dr Williams. Elles donnent un teint rose aux joues des personnes pâles et jannâtres et renouvellent tout le système. En vente chez tous les marchands et expédiées franco par la poste à 50c la boîte ou six boîtes pour \$2,50, en adressant à la Dr Williams' Medicine Co., Brockville, Ont. Ne vous laissez pas persuader à prendre des substituts.

50 YEARS' EXPERIENCE. PATENTS TRADE MARKS, DESIGNS, & COPYRIGHTS. Scientific American Agency for PATENTS. MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

THE SLAUGHTER SALES



I have been waiting for developments for the true inwardness of these sale. In many cases the prices are increased 30 per cent. AND THEN REDUCED, bringing them back to par. Customers WHO KNOW THE VALUE of Goods will Find my prices as low as any in the market and the largest Stock in the County to select from. My constantly increased sales is the best evidence that I AM IN IT, and cannot be WELL CROWDED OUT.

BARGAINS In Ladies and Gents Fur Goods In Ladies Dress Goods In Boots and Shoes In Fur Coats and Sleigh Robes In Ready-made Clothing In Hats and Caps.

Christmas Novelties, suitable for presents, from Childhood to old age, At very low prices.

ALL KINDS OF FARM PRODUCE WANTED



ROBT. T. HOLMAN

Summerside Dec. 9th 1896

DALTON & GALLANT

We are now installed in our New Store where we invite the Public to give us a call —COME AND SEE OUR TEN CENTS GOODS— PUREST AND BEST DRUGS.

We have unsolicited testimonials from our wholesale supply houses, that we in particular ALWAYS insist, when ordering Drugs, to get the Purest and best that the market can supply

We are therefore ready at all times to supply the PUREST DRUGS at as low a price as can be had.

We buy for cash, we get discounts, we sell for cash, we make everything count. We have no bad debts, we economize in every way—All this is a benefit to the buyer.

PATENT MEDICINES TIGNISH DRUG STORE. Our shelves are filled with the popular patent medicines of the day—As to price—Well, try us once. If you do each and every time you will need medicine you will come and buy at the—

Scientific American Agency for PATENTS. MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

PATENTS TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business.

Scientific American Agency for PATENTS. MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it.